

# *Maintenant, il faut se quitter...* de Catherine Chabert

**Kalyane Fejtö**

DANS **REVUE FRANÇAISE DE PSYCHANALYSE 2019/3 Vol. 83**, PAGES 927 À 934  
ÉDITIONS **PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE**

ISSN 0035-2942

ISBN 9782130821724

DOI 10.3917/rfp.833.0927

Date de mise en ligne : 02/07/2019

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2019-3-page-927?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](http://cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

## Revue des livres

Maintenant, il faut se quitter... de Catherine Chabert<sup>1</sup>

Kalyane FEJTÖ\*

Mais il faut se quitter  
Pourtant, l'on s'aimait bien.

Barbara.

La puissance évocatrice du titre du dernier ouvrage de Catherine Chabert, *Maintenant, il faut se quitter...*, tient au fait qu'il suscite un large spectre d'associations personnelles et cliniques. Le lecteur, directement interpellé, est renvoyé à une expérience aussi commune que profonde, aussi universelle que singulière : celle de la séparation qui, dans le *hic et nunc* de son advenue, fait inévitablement résonner l'écho des séparations passées et de l'infantile en nous. Mais une fois le moment de rêverie associative passé, le titre engage le questionnement. L'emploi du « il faut » introduit une dimension d'injonction et de nécessité, renforcée par l'emploi de l'adverbe « maintenant », qui suscite l'interrogation. D'où provient-elle et dans quel but s'impose-t-elle ? Pour contrer la force du désir de non-séparation, ce qui implique la dimension pulsionnelle ? Cette nécessité externe associée à la forme réflexive « se quitter » introduirait-elle l'idée de la possibilité d'une séparation réciproque vécue sur un mode non traumatique ? L'expérience clinique, sans cesse présente dans l'ouvrage, envisage l'élaboration du caractère traumatique de la séparation quand elle est initialement associée à la destruction et à la mort. Aux deux buts de la cure proposés par Freud : la capacité à aimer et à travailler, Chabert propose donc d'en ajouter un troisième qui serait « la capacité de se quitter, de se séparer ». Cette capacité

\* Psychologue clinicienne, psychanalyste SPP.

1. C. Chabert, *Maintenant, il faut se quitter...*, Paris, Puf, « Petite Bibliothèque de psychanalyse », 2017.

s'acquiert grâce au transfert qui actualise *in presentia* les liens inconscients aux objets internalisés voire incorporés, afin d'en dissoudre l'emprise aliénante et de s'en séparer psychiquement.

Cette problématisation nous servira de ligne directrice pour aborder la richesse de ce nouvel ouvrage de Chabert qui, à partir du thème de la séparation, poursuit l'exploration des liens entre deuil, mélancolie et manie, tout en centrant son intérêt sur le statut du narcissisme et de l'objet. Sont mis en avant les dangers que fait courir un narcissisme terroriste en quête d'unité, de même, d'identique et exclut le différent et la coupure que le sexuel impose. L'importance de l'objet externe ne doit pas masquer l'existence psychique de l'objet, de l'objet interne indissociable du narcissisme. Objet primaire et objet œdipien sont tous deux convoqués, et l'auteur maintient l'importance de l'Œdipe contre les tentatives de fétichisation du lien primaire qui tendent à minimiser, voire à exclure la dimension sexuelle.

La forme et les qualités d'écriture de l'auteur créent des effets de résonances entre clinique, métapsychologie et ouvrage littéraire, et témoignent de la singularité de son écoute analytique. C'est la raison pour laquelle, il nous a semblé essentiel de présenter l'ouvrage en suivant son plan.

#### ANGOISSES, DOULEUR, DEUIL

Le point de départ de cette première partie est une citation de Freud, qui, dans *Inhibition, Symptôme et Angoisse*, s'interroge sur les différentes issues de la séparation : « Quand la séparation d'avec l'objet donne-t-elle de l'angoisse, quand donne-t-elle du deuil et quand, peut-être seulement de la douleur ? » À partir de cette question, Chabert creuse la complexité des entrelacements et des logiques de causalité réciproque entre la séparation et les éléments de cette trilogie, avec au centre, la question du statut de l'objet.

L'auteur rappelle que chaque forme d'angoisse (angoisse morale, de perdre l'amour de la part de l'objet, d'anéantissement, de castration, devant l'inquiétant) « mobilise une opération de séparation » (p. 22). Mais elle remarque aussi que les angoisses concernent les dangers de la non-séparation c'est-à-dire de la dissolution de la différence entre soi et l'autre. Le risque serait de se centrer sur l'événement, sur la réalité de l'objet externe et de perdre de vue les différents niveaux mobilisés. Car une angoisse peut en cacher une autre comme le montre la cure de Camille : où l'on voit que l'angoisse de la mort des parents permet de masquer l'angoisse liée à ses

désirs œdipiens et la douleur de l'exclusion de la scène primitive. Si les angoisses ont une dimension narcissique indéniable quand elles se rapportent à la douleur de la dépendance vis-à-vis de l'objet, Chabert montre bien le caractère essentiel de l'élaboration des désirs œdipiens dans la capacité à se séparer activement de ses objets parentaux. Et l'angoisse de castration est au service de cette séparation afin que puissent se conjuguer les possibilités d'être passif (subir la séparation) et d'être actif (choisir la séparation).

Quant au deuil, il convoque un travail de séparation psychique d'avec un objet mort. Les effets traumatiques et les modes de traitement de la disparition sont abordés à travers la cure de Jonas, adolescent de 14 ans. Chez ce patient, l'absence de travail de deuil à la suite du décès de sa mère conduit à une immobilisation psychique. Au cours des premiers entretiens, il ne présente aucun signe dépressif, d'inhibition ou de difficultés d'investissement affectif. L'épreuve de réalité n'a pas conduit à la reconnaissance de la disparition de l'objet aimé dont l'image a été « effacée » et les affects associés, neutralisés. L'absence d'élaboration de la perte le conduit à rester un petit garçon qui ne peut pas grandir ni s'engager dans la conflictualité adolescente. Des mécanismes de clivage préservent l'identification à l'objet mort et opèrent au service du refoulement des désirs œdipiens. La rencontre analytique, provoque une levée du clivage (reconnaissance et non-reconnaissance de la mort de la mère). C'est en se dégageant de l'identification mélancolique à sa mère morte, que Jonas a pu laisser émerger ses désirs œdipiens masqués par l'investissement homosexuel du père, et reconnaître pleinement la disparition de sa mère.

La partie sur la douleur amène Chabert, en référence à J.-B. Pontalis et à son interprétation de D.W. Winnicott, à préciser la définition de l'objet dans son rapport au narcissisme. Si la douleur psychique, comme la douleur physique, témoigne d'un recentrement narcissique, elle est en fait indissociable de la question de l'objet et de sa perte ainsi que le montre la référence freudienne qui définit la douleur comme « réaction à la perte d'objet » (Freud, 1926, p. 284). En effet, la douleur psychique produit un surinvestissement de l'objet absent et donc un état d'excitation inapaisable. Si le passage de la perception à la représentation est bloqué, l'investissement d'objet reste soumis à la contrainte de la perception. Dans ce dernier cas, la dépendance, la douleur de perdre envahissent le moi. Le rôle de l'objet se situe entre deux pôles : il peut se vouloir une source de satisfaction totale et continue ou confronter le sujet à une abstinence et une frustration absolue. Pour autant, toute la responsabilité ne doit pas être imputée à l'objet externe car il peut y avoir des non-rencontres avec l'objet. Et l'expérience de la

douleur devient la condition de la pérennité du sentiment d'exister comme dans ces analyses qui deviennent des lieux de souffrance. La douleur confronte parfois également à une intériorisation de l'objet proche de l'incorporation (p. 55). Ainsi dans la douleur mélancolique les attaques contre le moi attaquent l'objet et en même temps protègent son idéalisation. La spécificité de la douleur « relève plus profondément, plus essentiellement d'une place laissée vide par le moi lui-même : un auto-désinvestissement majeur, en miroir du désinvestissement par l'objet » (p. 60). Se dégage alors « une capacité à souffrir en présence de l'autre, constitutive, me semble-t-il, de ce que Winnicott a appelé la capacité à être seul en présence de l'objet ». Et symétriquement « la capacité à faire souffrir l'objet » permet de reconnaître la passivité de l'objet dans sa capacité à être modifié et dans la cure la capacité à accepter la douleur imposée à l'analyste.

#### HUMEURS NOIRES

Dans la première section intitulée « Dépression et mélancolie », l'auteur montre que l'appréciation des conséquences psychiques de la perte de l'objet au niveau du narcissisme constitue un élément central du processus d'indication. Chez les deux patients présentés, il était important de ne pas se fixer sur l'apparente gravité des symptômes présentée lors des premiers entretiens, car l'après-coup des seconds entretiens a permis de révéler une grande différence au niveau des réalités psychiques de chacun des patients. Chabert propose alors de mettre au centre du processus d'indication, l'identification des modalités d'intrication des deux destins du deuil et de la mélancolie, et de faire de la mélancolie le modèle de la dépression.

« Le rôle de la pulsion de mort » : Dans cette partie, plus théorique, Chabert considère le rôle essentiel de la pulsion de mort dans le processus de séparation et de différenciation.

Pour ce faire, elle confronte deux manières de traiter de la pulsion de mort, celle de Sándor Ferenczi et celle de Nathalie Zaltzman. En effet, Ferenczi considère la pulsion de mort comme le résultat d'un accueil défaillant par l'environnement. La distinction qu'il fait entre névroses exogènes et névroses endogènes conduit à aligner « la forme et le fond, l'étiologie et les caractéristiques du fonctionnement psychique » et à prôner une élasticité de la technique. Chabert au contraire, promeut la fonction positive de « l'emmêlement des pulsions antagonistes » et se rapproche de Zaltzman

pour laquelle la fonction des pulsions de mort est de freiner les risques d'emballement et de déchaînement des pulsions libidinales. En effet, Zaltzman souligne « les composantes constructives de la pulsion de mort, du fait de leur contribution essentielle aux processus de séparation et donc de différenciation » (p. 80).

Chabert propose de faire du mouvement mélancolique une traduction de la pulsion anarchiste. Selon elle, la cure de Sophie rapportée par Zaltzman montre l'inflation délétère d'Éros, lorsqu'il conduit à effacer la distinction entre soi et l'autre et « que surgit “un moi/lui” qui ravive inlassablement les traces des identifications primaires » : elle « montre l'action empiétante de l'identification au premier objet, [...] mal différencié, mal identifié, à l'instar de l'objet perdu de la mélancolie » (p. 89). Le fantasme mélancolique de l'enfant mort étant l'expression extrême de cette identification première sur laquelle s'appuient les théorisations autour de la notion d'« irreprésentable » de la dimension primaire. L'intérêt de la « pulsion anarchiste » est qu'elle met en jeu une « énergie rebelle » qui combat « l'omniprésence du tout, de l'unique et du totalitaire ». La sexualité est inhérente aux liens précoces et « le narcissisme est un destin sexuel ». Chabert montre que l'accent mis sur l'altérité (opposition moi/autre) conduit au refoulement de l'essence sexuelle de la différence, de la sexualité œdipienne, notamment dans sa composante incestueuse. Pour conjurer ce risque, elle promeut la non-dissociation du narcissisme et de la sexualité objectale et le rôle important des pulsions de mort dans le processus de séparation tout en apportant une nuance à la thèse de Zaltzman : il n'est pas nécessaire de construire une troisième théorie des pulsions incluant la pulsion anarchiste. Le caractère anarchiste qualifie « la rébellion intrinsèque à toute pulsion, qu'elle relève de mouvement de vie ou de mouvements de mort ».

Une lecture du livre de Daniel Mendelsohn, *Les Disparus*, envisage le processus de séparation dans un cadre transgénérationnel et traumatique. Le narrateur est confronté à la pure et simple disparition des êtres qu'il doit quitter : « Pas de départ, pas de séparation, pas de mort, pas de rituel, pas de cérémonie, pas de sépulture... » (p. 96). Dans sa quête, on le voit faire des constructions sur la mélancolie de son grand-père qui l'a conduit au suicide : « En se suicidant, le grand-père se serait laissé entraîner par ses objets morts » c'est-à-dire son frère, sa belle-sœur et ses nièces exterminés par les nazis. Il se serait « laissé emporter par une possible identification à un frère mort, celui dont il ne fallait jamais parler, peut-être parce qu'il était interdit de le représenter » (p. 104). L'ouvrage illustre ce qu'il en est de la

« logique mélancolique » qui est une « logique du mélange » et de la non-séparation. Le suicide consiste en un « renversement de la passivité en activité (et) constitue une ultime tentative de rétablissement narcissique puisqu'il permute les places respectives de celui qui part et de celui qui perd » (p. 105). Mais il existe une autre logique, celle de la jalousie, car l'identification vient masquer la culpabilité de ne pas avoir sauvé ce frère, objet de haine et de rivalité. Le mélange et la disparition qui incarnent le mouvement mélancolique s'opposent alors à la jalousie et la passion associées à la projection. L'un vise la dédifférenciation et le rabatement narcissique, l'autre la séparation et la distinction moi/objet, conformément à l'idée freudienne selon laquelle « l'objet naît dans la haine ». Il y a des passages d'une logique à l'autre, et la menace de la dépression peut se déplacer en menace d'intrusion. Ainsi la haine fraternelle répond au « danger du mélange », à la menace d'inceste, mais peut basculer dans la destructivité « il s'agit d'un au-delà de la haine, puisque l'objet disparaît et que la rivalité sombre dans le massacre des frères ».

Le déluge, qui fait l'objet de la troisième partie de l'ouvrage, constitue une « formidable métaphore du mélange » car il répond à la volonté divine « de sauver l'humanité et la nature en préservant la spécificité et la séparation : la différence doit être respectée, impérativement pour sauvegarder la vie » (p. 114).

## L'AMOUR MANIAQUE

Chabert, consacre une partie entière à l'amour maniaque et propose de considérer la manie comme relevant d'une dynamique indépendante de la mélancolie, bien que témoignant également du refus de la séparation avec un objet mal, voire non identifié en tant que tel. L'amour maniaque procède d'un fantasmatique retour à l'originnaire correspondant à la « recherche d'un idéal intégral ». Dans cette perspective, les amours en série sont au service de la « fidélité à l'objet essentiel, unique et inaltérable » (p. 121) et excluent tous les aléas inhérents à la vie amoureuse.

Ainsi chez une patiente, l'amour maniaque pour une figure œdipienne idéalisée s'avère le déplacement de l'amour de l'idéal maternel. La culpabilité consciente est absente, mais « ce qui obsède Suzanne pourrait se comprendre comme un effet de cette culpabilité inconsciente et du besoin de punition, une autocritique systématique et la peur d'être décevante, définitivement »

(p. 127). La colère et la déception vis-à-vis de l'objet sont impossibles à admettre, et se retournent contre le moi. Idéalisations et manie d'une part et mélancolie et déception d'autre part ont en commun d'affecter les destins du moi et ceux de l'objet. Mais la manie ne doit pas être considérée uniquement comme une réaction à la mélancolie.

Chabert s'appuie de nouveau sur Zaltzman pour « envisager la dynamique potentielle de l'état hypomane, indépendante de la dépression, animée par une cohérence interne spécifique » (p. 129), ce qui implique de mettre au centre les mouvements d'agressivité, d'hostilité, de rejet, ainsi que les identifications primaires et secondaires. Les mouvements maniaques masquent l'ambivalence : « Ils se veulent tout amour, excès d'amour, folie d'amour, autant d'emportements pris par l'emballement de l'excitation et d'une libido déchaînée qui se nourrit d'elle-même en croyant tirer sa force de l'objet » (p. 129-130). Dans les deux textes (« Du rabaissement généralisé de la vie amoureuse » et « Un type particulier de choix d'objet chez l'homme ») où Freud cherche à expliciter le fait que chez l'homme, « le courant tendre et le courant sexuel ne s'accordent pas toujours au regard du même objet », la composante haineuse de l'ambivalence semble être mise à l'écart. Comme si, dans un sens, Freud, et plus radicalement Winnicott avec son « féminin pur », avaient préservé le fantasme d'une mère asexuelle. Chez Winnicott, le clivage du masculin et du féminin « nous éloigne de la bisexualité psychique telle que Freud l'a construite » ainsi que de la conflictualité inhérente à la différence des sexes. Chabert propose donc une interprétation selon laquelle la construction théorique du *féminin pur relèverait* d'un mouvement maniaque, produit d'un « refoulement massif et d'une construction après-coup, visant à préserver une figure de mère inaltérable dans son idéalité ». Le rabaissement de l'objet, attaque du narcissisme de l'autre, renvoie au rabaissement du moi confondu avec l'objet dans la mélancolie. Si la folie amoureuse met un terme à la mélancolie c'est qu'elle donne lieu à une exaltation et à un déchaînement de l'amour « dans un mouvement fusionnel encore, confondant l'objet et le moi ». C'est un mouvement actif qui « défie la douleur psychique et la mélancolisation du lien avec l'objet » (p. 135) car la masse libidinale est détournée de l'objet décevant et se met à investir compulsivement des objets multiples et mal différenciés. Ce processus est porté par la colère sous-jacente à l'amour maniaque ou même aux épisodes hypomanes, comme le défend Zaltzman. Dans la cure, les risques des excès de liaison sont présents et l'émergence dans le transfert de moments maniaques est inévitable. Le refus de la déception résiste dans la cure. « L'amour maniaque, dans le transfert, réveille la colère contre l'objet,

convoque les attaques narcissiques et la cruauté des figures parentales et des instances qu'elles génèrent » (p. 140).

Le processus de séparation, tel que l'étudie Chabert, implique donc des stratégies de « désaliénation » d'un moi colonisé par des objets qui se confondent avec lui et le persécutent. Le désir de non-séparation est narcissique, il cherche la différenciation, et marque le refus de la relation objectale et de l'inévitable déception qu'elle implique. Du point de vue de la cure, la capacité à se séparer en tant que but, se mesure dès le début comme en témoigne le nombre d'entretiens préliminaires relatés dans l'ouvrage. Le rôle de l'analyste, objet externe, vivant, incarné, objet de transfert est de mettre au travail le conflit entre investissements narcissiques et objectaux, et de débusquer l'objet interne qui se confond parfois avec le moi dans une dynamique mortifère. La cure crée un rythme fait de séparations et de retrouvailles dans lequel se déploie le transfert. Ainsi peuvent se réactualiser toutes les strates narcissiques et objectales, des investissements et des identifications. Le couple analytique s'achemine dès le début vers une fin qui procède d'une nécessité interne au processus et qui permet d'éprouver profondément que « se séparer ce n'est pas la mort » mais ouvre à la vie et favorise les liens objectaux. La séparation peut alors relever d'une capacité psychique et ouvrir à la découverte de sa propre liberté subjective. Pour ce faire, elle doit s'appuyer sur une dimension tierce d'essence paternelle comme le montre bien la cure de Camille placée en préambule de l'ouvrage. C'est du père qu'émane l'énoncé : « Maintenant, il faut se quitter. » La problématique du surmoi, même si elle n'est pas abordée directement, est particulièrement sollicitée. Un des grands enjeux sous-jacents dans l'ouvrage serait alors d'identifier le processus d'intériorisation de cette injonction surmoïque qui ferait passer d'une nécessité externe et traumatique à une nécessité interne et reconnue.

Kalyane Fejtö  
33 rue de la Fontaine à Mulard  
75013 Paris  
kalyanefejto@gmail.com